

L'ANGLAIS
A BORDEAUX,
COMEDIE
EN UN ACTE
PAR M. FAVARD.



VIENNE
Dans l'Impri

CHE,
-a 1763.

295

A C T E U R S.

DARMANT.

LA MARQUISE de Floricourt.

BRUMTON Mylord.

CLARICE Fille de Brumton.

SUDMER ami de Brumton.

ROBINSON valet de Mylord.

Un autre valet.

Un Bordelois.

9 73170

*La scene est à Bordeaux dans la maison
de Darmant.*

2 Lobkovická knihovna

L'AN.



L'ANGLAIS
A BORDEAUX,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

DARMANT, LA MARQUISE
DE FLORICOURT.

LA MARQUISE.

JE vous renonce pour mon frere.
Toujours pensif! rien ne vous rit!
Vos prisonniers Anglois vous ont gâté l'e-
sprit;
Vous n'êtes occupé que du soin de leur plai-
re;
Votre Mylord Brumton vous rend atrabilai-
re.

A 2

DAR-

4 *L'Anglois à Bordeaux,*

D A R M A N T.

Ma sœur, je suis piqué ; mais piqué jusqu'au
vif ;
L'amitié du Mylord me seroit précieuse,
En tout, pour la gagner, on me voit atten-
tif ;

Mais sa fierté superbe & dédaigneuse
Rejette mes secours, s'indigne de mes soins,
Il aime mieux s'exposer aux besoins,
Rendre sa fille malheureuse :
Il croit son honneur avili,
S'il accepte un bienfait des mains d'un en-
nemi.

L A M A R Q U I S E.

Mais, mon frere, en cherchant à lui rendre
service,
Ne songeriez-vous point à sa fille Clarice ?
Cette Angloise est charmante !

D A R M A N T.

Epargnez-moi, ma sœur,
Et ne déchirez point le voile de mon cœur,
Si l'on me soupçonnoit... il est vrai, je l'a-
dore.

Je veux me le cacher, je veux qu'elle l'i-
gnore :

L'amour dégraderoit la générosité.

L A M A R Q U I S E.

Qui vous fait donc agir ?

D A R M A N T.

L'humanité.

J'ai plongé dans la peine une noble famille.
Qu'une

L A M A R Q U I S E.

Moi, j'aime assez ce caractère.
 Il est brusque... Mais il est franc.
 Sa fierté qui paroît choquer la politesse,
 Releve en lui l'air de noblesse
 D'un homme qui soutient son rang.
 Si son maintien est froid... Ses yeux ont de
 la flamme ;

Et je lui crois une belle ame.
 Il n'a pas quarante ans cet homme ?

D A R M A N T.

Tout au plus.

L A M A R Q U I S E.

Devenez son ami.

D A R M A N T.

Mes soins sont superflus :
 Ses principes outrés d'honneur patriotique,
 Sa façon de penser qu'il croit philosophique,
 Sa haine contre les Français,
 Tout met une barrière entre nous pour ja-
 mais.

L A M A R Q U I S E.

Je prétends la briser : oui vous pouvez m'en
 croire.

Pour vous, pour moi, pour notre
 gloire

Il reviendra de sa prévention...
 Il s'agit de l'honneur de notre Nation.
 Nous verrons donc ce philosophe ;
 Et s'il veut raisonner, c'est moi qui l'apost-
 rophe.

Je

Je philosophe aussi, quand je veux, tout au mieux.

D A R M A N T.

Plaisantez-vous ?

L A M A R Q U I S E.

Moi ? point du tout, mon frere,
Et cela devient Sérieux.

Allez, allez, laissez-moi faire.

Doutez-vous des talens que j'ai ?

Par un ridicule contraire,

Un ridicule est souvent corrigé.

Vous voyez bien que je me rends justice ;

J'entreprends le Mylord, vous poursuivez Clarice :

Il est honteux pour vous, pour un François,

D'aimer sans espoir de succès ;

Cependant, obligez le Mylord en silence,

Et cherchez des moyens secrets.

D A R M A N T.

J'ai déjà commencé ; mais n'en parlez jamais ;
D'un bienfait divulgué, l'amour-propre s'offense,

Le valet Robinson est dans mes intérêts ;

Par son moyen, son Maître a touché quelques sommes

Sous le nom supposé d'un Patriote Anglois.

L A M A R Q U I S E.

Voilà comme il faudroit toujours tromper les hommes.

A 4

DAR-

8 *L'Anglois à Bordeaux,*

D A R M A N T.

J'apperçois Robinson ; viens-ça.



S C E N E II.

D A R M A N T , R O B I N S O N ,
L A M A R Q U I S E .

R O B I N S O N .

Bon jour , Monsieur ;
Bon jour , Madame . Ah ! le bon frere
Que vous' avez-là ! le bon cœur !
Sans lui nous étions morts , j'espere .

D A R M A N T .

Paix ! je t'ai défendu

R O B I N S O N .

Quel François obligeant !

Brave homme , toujours prêt à donner de
l'argent ;

Il est notre unique ressource .

Je crois toujours lui voir ouvrir sa
bourse ,

En me disant , tiens Robinson ,
Prends , mon ami , prends sans façon .

D A R M A N T , *lui donne de L'argent.*
Prends donc & te tais .

R O B I N S O N .

Oh ! je n'ai garde de dire

LA

L A M A R Q U I S E.

Que fait ton Maître ?

R O B I N S O N.

Il pense.

D A R M A N T.

Et Clarice ?

R O B I N S O N.

Soupire.

L A M A R Q U I S E.

Penser, soupire ! pauvres gens !

C'est fort bien employer le temps.

R O B I N S O N.

Clarice s'amusoit à Lire

Un de ces beaux Romans qu'on fabrique à

Paris :

Tout en rêvant, s'est approché mon

Maître :

Un ouvrage François ! dit-il, d'un air surpris ;

Et le Roman vole par la fenêtre.

L A M A R Q U I S E.

Cet homme a l'esprit juste.

R O B I N S O N.

„ Occupez-vous de Lock,

„ Ma fille ; lisez Clark, Swift, Newton, Bo-

lingbrok.

„ Songez que vous êtes Angloise :

„ Apprenez à penser... Puis ayant dit ces

mots,

Il s'enfonce dans une chaise,

Pour réfléchir plus à son aise,

En décidant que vous êtes des fots.

L A M A R Q U I S E.

Cet homme est singulier.

R O B I N S O N.

C'est la vérité pure,

Et je n'ajoute rien, Madame, je vous jure.

L A M A R Q U I S E.

Mais quelque fois, Mylord t'a-t-il parlé de
moi ?

R O B I N S O N.

Toujours beaucoup ; il dit Madame. . . .

L A M A R Q U I S E.

Quoi ?

R O B I N S O N.

Il dit qu'il vous trouve bien foible,

Et que c'est grand dommage.

L A M A R Q U I S E.

Bon !

Je conclus sur cela que mon esprit frivole

Va lui faire entendre raison.

D A R M A N T.

Que pense-t-il de la lettre de change ?

R O B I N S O N.

Il la croit véritable & n'y voit rien d'étrange.

D A R M A N T.

Elle est bonne en effet ; c'est de l'argent
comptant.

R O B I N S O N.

Pour en toucher la somme, il m'envoie à
l'instant.

D A R M A N T.

Vas donc chez mon Banquier ; mais que cha-
cun ignore. . .

R O B I N S O N.

Ne craignez rien, j'ai fait passer encore
L'effet sous le nom de Sudmer,
Négociant de Londre & son ami très-cher :
Mon Maître convaincu qu'il lui doit ce ser-
vice,
Hâtera le moment de lui donner Clarice.

D A R M A N T.

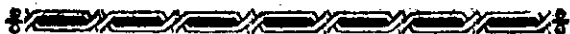
Clarice à Sudmer ?

R O B I N S O N.

Oui. Monsieur tout à la fois,
Au lieu d'une personne en obligera trois,
Et Clarice sur-tout qui deviendra la femme...

D A R M A N T.

C'en est assez, va-t'en. (*à part.*) quel coup
fatal!



S C E N E III.

LA MARQUISE, DARMANT.

L A M A R Q U I S E.

Comment! vous travailliez au bonheur
d'un Rival ?

Mais rien n'est si plaisant.

D A R M A N T.

Raffermissiez mon ame,
Je crains de me trahir, & je dois résister.
Je suis impétueux, je me laisse emporter ;
Et vous sentez trop bien qu'il faut cacher
ma flamme.

L A M A R Q U I S E.

Qu'elle éclate plutôt, livrez-vous à l'espoir.
 Quel est donc ce Sudmer ? pour entrer en
 balance

Avec les agrémens que vous pouvez avoir ?

Vous méritez la préférence,

Le don de plaire est votre lot,

L'excès de modestie est défaut à votre âge,

Soyez plus confiant, plus François en un
 mot :

Faites sentir un peu votre avantage.

D A R M A N T.

Qui s'éleve est un fat.

L A M A R Q U I S E.

Qui s'abaisse est un sot.

Cette délicatesse à la fin peut vous nuire,

Et vous avez besoin de vous laisser conduire,

Feu mon mari, le Marquis Floricourt

Qui passoit pour un agréable,

Me consultoit pour être aimable :

Je l'ai rendu l'homme du jour ;

Ainsi par mes conseils. . . .

D A R M A N T.

Souffrez que je m'en passe.

Tout ce que je demande est un profond secret.

L A M A R Q U I S E.

Eh ! bien, on se taira, Monsieur l'Amant dis-
 crèt,

Je vous livre à vous-même.

D A R M A N T.

Oui, faites-m'en la grâce.

Tout

Tout espoir m'est ravi.

LA MARQUISE.

Clarice vient à nous.



SCENE IV.

DARMANT, LA MARQUISE,
CLARICE.

CLARICE.

Madame, j'ai recours à vous.
Mon pere s'abandonne à la mélancolie.
Tout lui déplaît, l'inquiète, l'ennuie.
Hélas! rendez son sort plus doux.

LA MARQUISE.

Qui? moi? très volontiers.

DARMANT.

O ciel! que faut-il faire?

Parlez.

CLARICE.

Je n'en sçais rien; mais cependant j'es-
pere.

Tantôt plongé dans un chagrin mortel,
Il vous entend de la salle voisine,
Jouer au Clavecin un Concerto D'Indel,
Et je vois éclaircir l'humeur qui le domine;
Il écoute, il admire, & vos savans accords
Sont comme autant de traits de flamme.
Notre Musique Angloise excite ses trans-
ports:

Pour la premiere fois, je vois ici, Madame,
Le plaisir dans ses yeux & le jour dans son
ame.

D A R M A N T.

Ma sœur, ma sœur, courez au Clavecin.

L A M A R Q U I S E.

Monfieur Darmant, il n'est pas nécessaire :
Suivez votre projet ; pour moi, j'ai mon des-
sein.

Adieu. Qu'il est nigaud ! mais c'est pourtant
mon frere.



S C E N E V.

CLARICE, DARMANT.

D A R M A N T.

Restez, belle Clarice ; ah ! que vous m'êtes
chere !

C L A R I C E.

Moi Monfieur ?

D A R M A N T.

Oui, vous, par l'attachement
Que vous montrez pour un si digne pere.
Je l'estime, je le revere.

C L A R I C E.

Il le merite.

D A R M A N T.

Affurément ;
Mais toujours à mes vœux le verrai-je con-
traire ?

CLARICE.

Vos vœux ? je ne vois pas que ce soit son affaire.

DARMANT, *avec ardeur.*

Ah ! l'amour ! ...

CLARICE, *fierement.*

Quoi, Monsieur ?

DARMANT, *se moderant.*

L'amour propre blessé

Devroit gemir dans mon cœur offensé,
Des efforts impuissans que j'ai fait pour lui
plaire.

CLARICE.

Votre dépit s'exprime vivement.

DARMANT, *à part.*

Je ne m'observe pas.

CLARICE.

Est-il quelque mystère ?

DARMANT.

Quelque mystère ? nullement ;

Mais je sçais que Mylord me hait & me de-
teste ;

Vous partagez ce cruel sentiment ?

CLARICE.

La haine ! ah ! c'est, je crois, le plus cruel
tourment,

Et mon cœur n'est point fait pour cet état
funeste.

(*à part.*) je devrois fuir l'amour également.

Monsieur, croyez-vous que j'approuve
Ces injustes preventions

Qui

Qui divisent nos nations ?

J'honore la vertu par tout où je la trouve.

D A R M A N T, *vivement.*

Oui, la vertu ; vous l'inspirez,

Et votre pere aussi, c'est vous qui la parez,

Vous la representez affable & circonspecte ;

Elle a pris tous vos traits, afin qu'on la re-
specte.

J'ai, pour servir l'état, recherché de l'em-
ploi ;

Avec ardeur j'ai désiré la guerre,

Vos malheurs l'ont rendue un vrai fléau
pour moi ;

Et c'est depuis que je vous voi,

Que la paix me paroît le bonheur de la terre.

C L A R I C E.

Je n'ai garde d'ajouter foi

A des paroles si flatteuses.

C'est votre stile à tous. Votre premiere loi
Est de nous prodiguer des louanges trom-
peuses.

L'art dangereux de la séduction

Est le trait principal qui vous caractérise ;

Cet art que chez nous on méprise,

Fait partie, en ces lieux, de l'éducation :

Et cette fausseté que l'agrément déguise. . .

D A R M A N T.

Justement ; du Mylord voilà les préjugés ;

Vous n'imaginez pas combien vous m'affli-
gez.

Vo-

Votre air de dédain m'humilie
Plus que l'excès d'un vrai courroux.

C L A R I C E.

En critiquant votre patrie,
Je voudrais que le trait ne portât point sur
vous.

D A R M A N T.

Quoi ! vous m'excepteriez ?

C L A R I C E.

Non vraiment, je n'ai garde ;
Je voudrais seulement pouvoir vous excep-
pter.

D A R M A N T.

Mais, de ma bonne foi, qui vous ferait dou-
ter ?

Peut-on n'être pas vrai, lorsque l'on vous
regarde ?

C L A R I C E.

Ah ! vous reprenez le jargon !
De ce moment je vous laisse.

D A R M A N T.

Non, non,
Encore un seul instant demeurez, je vous
prie.

C L A R I C E.

J'y consens ; mais surtout aucune flatterie.

D A R M A N T, *très-modérément.*

Eh ! bien, Clarice, je promets

Que je ne vous dirai jamais

Ces vérités qui vous déplaisent.

(*Avec une froideur contrainte.*)

B

II

Il faut, à votre égard, que les désirs se tai-
sent.

Vous leur imposez trop, & mon dessein n'est
point...

CLARICE, *d'un air piqué.*

Ah! Monsieur, je vous rends justice sur ce
point.

D A R M A N T.

Vous avez bien raison, oui; mais daignez
m'entendre :

L'estime peut unir des esprits opposés.

C L A R I C E.

Oui; mais quand deux pays sont aussi divisés,
Il ne faut pas de sentiment plus tendre.

D A R M A N T, *avec modération; mais
cette modération se perdant par degrés, me-
ne à la plus grande vivacité, pour finir la
tirade.*

Aussi n'en ai-je pas. Je dirai cependant
Que le cœur n'admet point un pays diffé-
rent.

C'est la diversité des mœurs, des caractères,
Qui fit imaginer chaque gouvernement;

Les loix sont des freins salutaires

Qu'il faut varier prudemment,

Suivant chaque climat, chaque temperament.

Ce sont des regles nécessaires,

Pour que l'on puisse adopter librement

Des vertus même involontaires;

Mais ce qui tient au sentiment,

N'a

N'a dans tous les pays qu'une loi, qu'un
langage.

Tous les hommes également
S'accordent pour en faire usage.

François, Anglois, Espagnol, Allemand
Vont audevant du nœud que le cœur leur
dénote :

Ils sont tous confondus par ce lien charmant,
Et quand on est sensible, on est compatriote.
Malheur à ceux qui pensent autrement.

Une ame sèche, une ame dure
Devrait rentrer dans le néant ;
C'est aller contre l'ordre. Un être indiffe-
rent

Est une erreur de la nature.

CLARICE, *avec vivacité.*
Il est bien vrai, Monsieur....

DARMANT, *plus vivement encore.*
Ah ! Clarice !

CLARICE, *très-froidement.*
Il suffit.

Que voulez-vous prouver ? que voulez-
vous entendre ?

DARMANT.
Moi ! j'ai trop de respect, je n'ai rien à pré-
tendre.

CLARICE, *à part.*
Me serois-je trahie ?

DARMANT, *à part.*
O Ciel ! j'en ai trop dit.

C L A R I C E.

Mais je crois que j'entends mon pere.

D A R M A N T.

Ma présence

 Pourroit l'importuner, & je dois l'éviter.

Je craindrais d'impatisenter

 Un sage, dont je veux gagner la confiance.


S C E N E VI.

CLARICE, LE MYLORD.

L E M Y L O R D.

ON n'y saurait tenir : quel peuple ! quel
pays !

C L A R I C E.

Qu'avez-vous donc encor, mon pere ?

L E M Y L O R D.

Je me sens transporté d'une juste colere ;
Je ne vois que des jeux, je n'entends que
des ris.

Chanteurs importuns ! doubles traitres !
Avec leurs violons, leurs tambourins mau-
dits,

Incessamment, exprès, passer sous mes fenê-
tres,

Pour me troubler dans mes ennuis.

Tous les jours des sauts, des gambades,
Et tous les soirs des Sérénades.

Quand pourrai-je sortir du cahos où je suis ?
Les

CLARICE.

Les François sont gais par usage :
De votre sombre humeur écarterez le nuage.

LE MYLORD.

Tandis que la Discorde en cent climats di-
vers,

De tant d'infortunés écrase les ailes,

Le François chante ; on ne voit dans ses
villes,

Que festins, jeux, bals & concerts.

Quel Dieu le fait jouir de ces destins tran-
quilles ?

Dans le sein de la guerre, il goûte le repos ;
Sans peines, sans besoins & libre sous un

Maître,

Le François est heureux, & l'Anglois cher-
che à l'être.

CLARICE.

Vous pouvez l'être aussi.

LE MYLORD.

Ma fille, laissez-moi,
J'ai besoin d'être seul.

CLARICE.

Toujours seul ! & pourquoi . . .

(*Le Mylord fait un signe de la main,
& Clarice se retire.*)

Et dis à Robinson d'aller en diligence
 Chercher un autre logement ,
 Pour vivre seuls dans l'ombre & le silence.



S C E N E V I I I .

LE MYLORD , ROBINSON ,
 LA MARQUISE .
 LA MARQUISE .

C'Est penser merveilleusement.
 Vous voulez nous quitter : j'en décide autrement.

Vous paroissez surpris , Monsieur ?

LE MYLORD , *froidement*.

J'ai lieu de l'être.

LA MARQUISE .

Vous êtes un singulier être.

Quoi ! depuis un mois environ

Que vous logez dans la maison . . .

LE MYLORD .

C'est à mon grand regret.

LA MARQUISE .

On ne peut vous connoître !

Quatre ou cinq fois , je vous ai vû paroître :

Quatre ou cinq fois , vous avez dit deux
 mots ,

Encor placés mal à propos.

LE MYLORD .

J'en ai trop dit , Madame , & votre caractère
 S'ac-

S'accorde mal, sans doute, avec le mien.
Je craindrois d'ennuyer.

L A M A R Q U I S E.

Il se pourroit très bien ;

Mais pour se rapprocher, se convenir, se
plaire,

Fort souvent, il ne faut qu'un rien.

Vous avez ce qu'il faut pour être un homme
aimable,

Et vous vous efforcez pour être insoutenab-
le !

Oh ! je vous entreprends... Mais écoutez-
moi donc,

Demeurez. Je le veux.

L E M Y L O R D.

Madame prend un ton...

L A M A R Q U I S E.

Qui me convient, je suis femme & Fran-
çoise.

L E M Y L O R D, *regardant la Marquise
avec un air d'intérêt.*

Tant pis.

L A M A R Q U I S E.

Tant mieux. Causons, Mylord, ne vous
déplaise.

L E M Y L O R D.

Je parle peu.

L A M A R Q U I S E.

Je parlerai pour vous,

Et vous me répondez, si vous pouvez,
(Retenant le Mylord qui veut s'en aller.)

Tout doux !

L E M Y L O R D.

Je réponds mal.

L A M A R Q U I S E.

Eh ! bien , tout à votre aise ;

On ne se gêne point chez nous.

En qualité d'homme qui pense ,

Je ne crois pourtant pas que Monsieur se
dispense

D'éclairer ma raison , mon cœur & mon esprit :

Vous êtes philosophe , à ce que l'on m'a dit :

Communiquez un peu votre science.

L E M Y L O R D.

Je pense pour moi seul.

L A M A R Q U I S E.

Ah ! quelle inconséquence !

Envain le sage réfléchit ,

Si la société n'en tire aucun profit ;

On doit la cultiver pour elle , pour soi-même.

Eh ! laissez-là vos songes creux ;

La meilleure morale est de se rendre heu-
reux.

On ne peut l'être seul avec votre système.

Mon instinct me le dit , & mon cœur encor
mieux.La chaîne des besoins rapproche tous les
hommes ,

Le lien du plaisir les unit encor plus.

Ces nœuds si doux pour vous sont-ils rom-
pus ?Pour être heureux , soyez ce que nous
sommes.

L E

LE MYLORD.

O Ciel! à des travers on me verroit fousmis!
Madame, excusez-moi; mais vous m'avez
permis....

LA MARQUISE.

Eh! oui, de tout mon cœur j'excuse;
Ne nous ménagez pas, Monsieur, cela m'a-
muse.

LE MYLORD.

J'en suis charmé, Madame, & selon-votre
avis

Je dois me réformer, devenir sociable,
Renoncer au bon sens pour être un agréable.

LA MARQUISE.

Mais on gagne toujours à se rendre amusant.

LE MYLORD.

Suis-je fait pour être plaisant?
Connaissez mieux l'Anglois, Madame; son
génie

Le porte à de plus grands objets.
Politique profond, occupé de projets,
Il prétend à l'honneur d'éclairer sa patrie.
Le moindre Citoyen, attentif à ses droits,
Voit les papiers publics, & régit l'Angle-
terre;

Du Parlement compte les voix,
Juge de l'équité des loix,
Prononce librement sur la paix ou la guerre,
Pese les intérêts des Rois,
Et, du fond d'un café, leur mesure la terre.

LA

L A M A R Q U I S E.

Vous êtes en cela plus plaisant mille fois :
Trop au-dessus de nous sont ces graves em-
plois.

Libres de tout soin inutile,
Nos heureux Citoyens respirent le repos :
La surface des mers voit agiter ses flots ;
Mais la profonde arène est constante & tran-
quille.

Jouissez comme nous.

L E M Y L O R D.

Mais d'un si doux loisir

Quel est le fruit ?

L A M A R Q U I S E.

Le plaisir.

L E M Y L O R D.

Le plaisir !

J'entends, & si je veux vous plaire,
Il faut, comme j'ai dit, changer de caractère,
Jouer le rôle fatigant
D'un joli petit-maitre, & d'un fat élégant.
Ah ! lorsque de penser on a pris l'habitude...

L A M A R Q U I S E.

On est sot avec art, maussade avec étude.

L E M Y L O R D.

Il faut avoir l'esprit bien faux,
Pour se prêter à cette extravagance.

L A M A R Q U I S E.

Je m'y prête bien, moi.

L E M Y L O R D.

La bonne conséquence !

Si

L A M A R Q U I S E.

Si vous vous arrêtez à ces légers défauts,
Vous n'êtes pas au bout. La liste en est très
ample,

Nous avons mille originaux.

Je pourrois vous citer... moi, Monsieur,
par exemple...

L E M Y L O R D.

Je ne m'attendois pas à cette bonne foi.

L A M A R Q U I S E.

Je paroiss ridicule à vos yeux, je le voi;
Mais, tout considéré, quel est le ridicule?
Sous des traits différens dans le monde il
circule;

Mais, au fond, quel est-il? une convention,
Un phantôme idéal, une prévention;
Il n'exista jamais aux yeux d'un homme sa-
ge :

Se variant au gré de chaque nation,

Le ridicule appartient à l'usage :

L'usage est pour les mœurs, les habits, le
langage;

Mais je ne vois point les rapports

Qu'il peut avoir avec notre ame.

L'homme est homme par tout : si la vertu l'en-
flamme,

C'est mon héros, je laisse les dehors.

Quoi! toujours notre esprit fantasque

Ne jugera jamais l'homme que sur le masque!

Nous avons des défauts, chaque peuple a les
siens.

Pour

Pourquoi s'attacher à des riens ?

Eh ! oui, des riens, des miseres, vous
dis-je,

Qui ne méritent pas d'exciter votre humeur ;
C'est d'un vice réel qu'il faut qu'on se corri-

ge,
Les écarts de l'esprit ne sont pas ceux du
cœur.

LE MYLORD.

Comment ! vous êtes philosophe !

LA MARQUISE, *gaiment.*

Moi ! je ne connois point les gens de cette
étouffe

Ni ne veux les connoître, ils sont trop en-
luyeux ;

Je cherche à m'amuser, cela me convient
mieux.

LE MYLORD, *avec un peu d'humeur.*

Toujours l'amusement !

LA MARQUISE.

Oui, Mylord hypocondre,

Je pourrois censurer les usages de Londres,
Comme vous attaquez nos goûts ;

Mais je ris simplement & de vous & de nous.

Que les Anglois soient tristes, misanth-
ropes,

Toujours avec nous contrastés,

Cela ne me fait rien ; leurs sombres envelop-
pes

N'offusquent point d'ailleurs leurs bonnes
qualités.

Ils

Ils sont francs , généreux , braves ; je les
estime.

LE MYLORD, *avec chaleur.*

Quoi ! vous estimez les Anglois ?

LA MARQUISE.

Affurément ! ils ont une ame magnanime ,
De l'honneur , des vertus , & je fais d'eux
des traits...

LE MYLORD.

Vous me charmez.

LA MARQUISE, *à part.*

Bon , son humeur s'apaise.

LE MYLORD.

Comment donc , vous pensez ?

LA MARQUISE.

Qui ? moi ? je n'en fais rien.

LE MYLORD.

Ah ! vous me séduiriez si vous étiez Anglaise.
Je goûte dans votre entretien....

LA MARQUISE.

Je ne veux point penser , Monsieur , c'est un
ouvrage.

Ce , que je dis , part de l'esprit , du cœur ,
De l'ame , dans l'instant , en vous laissant
l'honneur

D'une prétention qui ne convient qu'au sage.

LE MYLORD, *prenant la main de la Marquise.*

Vous en avez , Madame , un plus grand avan-
tage.

LA

L A M A R Q U I S E.

Que faites-vous? (*à part.*) il est déconcerté.

LE MYLORD, *à part.*

Je demeure interdit; je crois, en vérité,
Que mon cœur malgré moi...

L A M A R Q U I S E, *à part.*

Cet essai m'encourage.

(*Haut.*) Mais je m'arrête ici, je pense qu'il est tard.

LE MYLORD, *l'arrêtant.*

Non, Madame.

L A M A R Q U I S E.

Excusez, on m'attend autre part,

Pour arranger un ballet agréable;
C'est pour ce soir qu'on doit le préparer.
Vous seriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MYLORD.

Vous vous moquez, je pense, ou c'est mal
me connoître.

L A M A R Q U I S E.

Pourquoi me refuser quand vous pouvez en
être?

Cessez de chercher des raisons

Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.

Vous pensez, & nous jouissons.

Laissez là, croyez-moi, votre philosophie.
Elle donne le spleene, elle endurecit les

cœurs:

Notre gaité, que vous nommez folie,

Nuan-

Nuance notre esprit de riantes couleurs,
 Par un charme qui se varie :
 Elle orne la raison, elle adoucit les mœurs ;
 C'est un printems qui fait naître les fleurs
 Sur les épines de la vie.

LE MYLORD, *à part.*

Je risque trop à l'écouter,
 Je ferai mieux de l'éviter.

(*On entend le son des tambourins.*)

Qu'entends-je encor ! quel affreux tinta-
 marre !



S C E N E IX.

LE MYLORD, LA MARQUISE,
 UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

MArquise, eh ! donc, nous allons répéter ?

LE MYLORD, *à part.*

Où fuir ?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MYLORD.

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.

Lé Mylord est des nôtres.

C

LA

LA MARQUISE.

Oui.

Vraiment, je compte bien sur lui.

LE MYLORD.

Epargnez-moi, je vous supplie.

LE BORDELOIS.

Monfé danse lé munuet ?

LE MYLORD.

Eh ! je n'ai danfé de ma vie.

LE BORDELOIS.

En deux ou trois léçons nous vous rendrons
parfait.

LE MYLORD.

Morbleu !

LA MARQUISE.

Diffimulez votre misanthropie.

(*Bas au Mylord.*)

(*au Bordelois.*)

Vous vous deshonorez. Allez, je vous re-
joins.



SCENE X.

LE MYLORD, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Rendez-vous digne de mes soins.

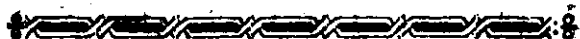
Une heure ou deux je veux bien faire tre-
ve ;

Après cela, je vous enleve.

Point

Point de refus, ou bien vous me déplairiez
fort ;

Je vous en avertis. Adieu mon cher Mylord.
Si nous extravaguons, le plaisir nous excuse :
Bien fou qui s'en afflige, heureux qui s'en
amuse.



S C E N E X I.

LE MYLORD, *seul.*

M' en voilà quitte par bonheur.
Mais je ne devois pas lui Marquer tant d'ai-
greur ;

Car malgré son inconséquence,
Je m'apperçois qu'elle a bon cœur.

Et sans qu'elle y songe, elle pense.

Oui, je la jugeois mal, & je sens mon erreur.
Allons, allons, Mylord, il faut que tu t'ap-
païses ;

Fais effort sur toi-même, & pardonne aux
Françoises.

On peut s'y faire... Ah ! j'apperçois Dar-
mant,

Et sa présence est un tourment.

S C E N E XII.

LE MYLORD, DARMANT.

D A R M A N T.

Mylord, je vous annonce une heureuse
nouvelle.

C'est votre intérêt seul....

L E M Y L O R D.

Abrégeons. Quelle est-elle ?

D A R M A N T.

Nous allons renvoyer des prisonniers An-
glois

Pour pareil nombre de François;

Je vous ai fait, Mylord, comprendre dans
l'échange;

J'ai tant sollicité...

L E M Y L O R D.

Vous en ai-je prié ?

D A R M A N T,

Je cherche à vous servir.

L E M Y L O R D, *à part.*

Cet homme est bien étrange!

D A R M A N T.

Quoi ! mon empressement...

L E M Y L O R D.

M'a trop humilié :

Je ne veux rien devoir qu'à ma nation mé-
me..

M'obliger malgré moi !

DAR-

D A R M A N T.

Quoi! toujours dans l'extrême,
 Vous ne prêtez à tout que de sombres cou-
 leurs!

L E M Y L O R D.

J'ai fait des dépêches pour Londres :
 Si la fortune à mes vœux peut répondre,
 Je trouverai sans vous la fin de mes mal-
 heurs;

Je reste en attendant.

D A R M A N T, à part.

Me voilà plus tranquille.
 Avec regret je l'aurois vû partir.

(Haut.)

Ma maison est à vous.

L E M Y L O R D, avec un soupir étouffé.

Non, non; j'en dois sortir.

D A R M A N T.

Pourquoi chercher un autre asile ?

Qui pourroit ici vous troubler ?

A-t-on manqué d'égards ?...

L E M Y L O R D.

C'est trop m'en accabler.

D A R M A N T.

Vous ne me rendez pas justice.

(Apart.)

Auroit-il soupçonné mon amour pour Cla-
 rice ?

(Haut.)

Quelque nouveau sujet excite votre aigreur ?

C 3

Ah!

Ah! je sçais ce que c'est; vous avez vû ma
sœur.

Ses airs évaporés & sa tête légère...

LE MYLORD.

(*A part.*)

Vent-il interroger mon cœur?

DARMANT.

Oui, je conçois qu'elle a pû vous dé-
plaître.

LE MYLORD.

A quoi bon votre sœur? je l'excuse aisément,

Elle est d'un sexe...

DARMANT.

Oui, mais son caractère...

LE MYLORD.

M'en suis-je plaint?

DARMANT.

Non; poliment...

LE MYLORD.

Je ne suis point poli.

DARMANT.

Sachez que son systême

Est de vous consoler, de vous rendre à vous-
même.

Si je ne l'arrêtois, Monsieur, journellement
Vous seriez obsédé.

LE MYLORD.

Monsieur, laissez-la faire.

DARMANT.

Non, je lui vais défendre expressement
De vous revoir.

LE

LE MYLORD, *à part.*

Ah ! quel acharnement !

D A R M A N T.

Je cours pour l'avertir...

L E M Y L O R D.

Il n'est pas nécessaire.

D A R M A N T.

Mais je dois réprimer l'indiscrette chaleur...

L E M Y L O R D.

Je fais ce que j'en pense, il suffit ; serviteur.

D A R M A N T.

Je n'ai qu'un mot, après quoi je vous laisse.

J'aurois été jaloux d'avoir votre amitié ;

Mais je n'espère plus que votre haine cesse :

Du moins un peu d'estime, & je suis trop payé.

L E M Y L O R D.

Eh ! malgré moi, Monsieur, vous avez mon
estime.

Je suis votre ennemi, mais sans vous mépri-
ser.

Je ne suis point injuste, & ne puis refuser

Ce qui me paroît légitime.

Mais pour mon amitié, ne l'espérez jamais.

Dans ces tems de discorde, entre Anglois &
François,

Toute liaison est un crime :

De sa patrie on doit prendre l'esprit ;

Qui s'en écarte, la trahit.

D A R M A N T.

Imitez donc votre patrie ;

C 4

Et

Et des préventions dont votre ame est nour-
rie,

Connoissez enfin les erreurs.

Nous allons voir cesser les fléaux de la guerre.
La paix doit réunir la France & l'Angleterre,
Et nous allons bien-tôt jouir de ses douceurs.

LE MYLORD.

La paix ! la paix ! quelle chimere !

On ne peut jamais l'espérer.

Des intérêts puissans doivent nous séparer.



SCENE XIII.

LE MYLORD, DARMANT,
UN VALET.

UN VALET.

MYlord, un Anglois vous demande.

LE MYLORD.

Un Anglois ! un Anglois ! qu'il entre, &
promptement.



SCENE XIV.

LE MYLORD, DARMANT,
SUDMER.

SUDMER, *gaiment & avec vivacité.*

Vive, vive, Mylord ! ah ! quel heureux
moment !

Je vous retrouve & ma joie est si grande...

L E M Y L O R D.

C'est vous, mon cher Sudmer!

S U D M E R.

C'est moi, certainement.

D A R M A N T, *avec étonnement.*

Sudmer! ah! quel événement!

S U D M E R, *considérant Darmant.*

Mais c'est vous-même aussi, je pense.

C'est vous, voilà vos traits; je rends grâce
au hazard.

Cher Mylord, attendez.

L E M Y L O R D.

D'où vient donc cet écart?

S U D M E R.

Le premier des devoirs est la reconnoissance.

(*A Darmant.*)

Le sort en cet instant a rempli mon espoir.

D A R M A N T.

Monfieur, je n'ai jamais eu l'honneur de
vous voir.

S U D M E R.

Je suis assez heureux, moi, pour vous re-
connoître.

D A R M A N T.

Mais je n'ai point d'idée....

S U D M E R.

Aucune?

D A R M A N T.

Point du tout.

C 5

SUD.

S U D M E R.

Je ne me trompe point ; & j'y crois encore
être.

L E M Y L O R D.

(*Apart.*)

Cet accueil n'est pas de mon goût.

(*Darmant veut se retirer.*)

S U D M E R.

Ne vous en allez pas.

D A R M A N T.

Mais je dois par prudence...

S U D M E R.

Vous n'êtes pas de trop, cedez à mon in-
stance,

Et songez que mes sentimens...

(*Au Mylord, en lui montrant Darmant.*)

C'est un homme des plus charmans,

C'est un homme d'espece unique.

L E M Y L O R D.

Charmant ! charmant ! parbleu, pour des
êtres pensans,

Voilà, sans doute, un beau panégyri-
que !

S U D M E R.

Qu'entendez-vous ?

L E M Y L O R D.

Cela s'entend sans qu'on l'explique.

Un homme n'est jamais charmant en bonne

part,
Et lorsqu'à la raison on veut avoir égard...

SUD-

S U D M E R.

Je ne vois point à quoi cela s'applique.

(A Darmant.)

Remettez-vous aussi mes traits ;

Rappelez-vous que je vous dois la vie.

Vous changeates pour moi la fortune enne-
mie.*(Montrant son cœur.)*

Voilà le livre où sont écrits tous les bienfaits.

Vous êtes mon ami, du moins je suis le vôtre ;

C'est par vos procédés que vous m'avez lié.

Je m'en souviens, vous l'avez oublié :

Nous faisons notre change en cela l'un & l'au-
tre.

D A R M A N T.

Mais vous vous méprenez, Monsieur.

S U D M E R.

Moi, point du tout ; moi, jamais me mépren-
dre,Quand la reconnoissance en moi se fait en-
tendre,

Et m'offre mon libérateur.

Le sentiment me donne des lumieres ;

Pour reconnoître un bienfaiteur,

Les yeux ne sont point nécessaires :

Je suis toujours averti par mon cœur.

D A R M A N T.

Ah ! je vois à peu près ce que vous voulez di-
re.

L E M Y L O R D.

Moi, je ne le vois pas.

S U D-

S U D M E R.

Je vais vous en instruire.
 Nous devons publier les belles actions :
 Je montois un vaisseau de trente-huit canons,
 Je fus , près d'une côte , accueilli d'un orage,
 Terrible , violent beaucoup :
 J'étois prêt à faire naufrage ,
 Et les François avoient de quoi faire un beau
 coup.

Aussi , Monsieur , en homme sage ,
 Lorsque les vents furent calmés ,
 En tira-t-il un très-grand avantage ;
 Et nous voyant dématés , défarmés ,
 „ Je pourrois , me dit-il , prendre votre équi-
 page ;
 „ Mais , pour en profiter , je suis trop géné-
 reux ;
 „ On n'est plus ennemi lorsqu'on est malheu-
 reux.

Bref , il me soulagea , m'obligea de sa bourse ,
 Me rendit mes effets avec la liberté :
 Les bienfaits , de son cœur , couloient comme
 une source.

Peut-on trop admirer sa générosité ?

L E M Y L O R D , *avec humeur.*

Tout bienfait , avec lui , porte sa récompense ;
 On agit pour soi-même en agissant ainsi.

(*Bas à Sudmer.*)

Je suis forcé de l'admirer aussi :
 Mais sans tirer à conséquence.

D A R.

D A R M A N T.

Jugez la Nation avec plus d'équité.
Comme François, mon premier appanage
Consiste dans l'humanité.

Mes ennemis sont-ils dans la prospérité;
Je les combats avec courage.
Tombent-ils dans l'adversité:
Ils sont hommes, je les soulage.

S U D M E R.

Eh! c'est ainsi qu'on pense avec un cœur
loyal.

Je ne décide point entre Rome & Carthage:
Soyons humains; voilà le principal.

L E M Y L O R D.

Vous n'êtes pas Anglois.

S U D M E R.

Je suis plus; je suis homme.
Qu'avez-vous contre lui? Cette froideur
m'affomme:

Esclave né d'un goût national,
Vous êtes toujours partial.

N'admettez plus des maximes contraires;
Et, comme moi, voyez d'un œil égal
Tous les hommes qui sont vos frères.

J'ai détesté toujours un préjugé fatal.
Quoi! parce qu'on habite un autre coin de
terre,

Il faut se déchirer, & se faire la guerre!

Tendons tous au bien général.

Crois-moi, Mylord, j'ai parcouru le Monde.
Je ne connois sur la machine ronde

Rien

Rien que deux peuples différens ;
Savoir, les hommes bons & les hommes mé-
chans.

Je trouve partout ma patrie
Où je trouve d'honnêtes gens ;
En Cochinchine, en Barbarie,
Chez les Sauvages même : allons, soyons unis,
Embrassons-nous comme trois bons amis.

(*A Darmant.*)

Vous serez de ma nôce, au moins ?

D A R M A N T.

Quoi ?

S U D M E R.

Je l'exige.

Je vais me marier avec un vrai prodige,
Fille aimable, dit-on, & qui me plaira fort :
Je m'apprête à l'aimer. Quoi ! cela vous
afflige ?

D A R M A N T.

Moi, je partage votre sort.

S U D M E R.

Point de partage, je vous prie,
Surtout si la fille est jolie.

D A R M A N T.

Je respecte les nœuds dont vous serez unis.

L E M Y L O R D.

Ma fille, de ce mariage,
Sans doute, sentira le prix ;

Je vais, sans tarder d'avantage,

La préparer, en des instans si doux,
Sur l'honneur qu'elle aura de s'unir avec vous.

SCE:

SCENE XV.

SUDMER, DARMANT.

S U D M E R.

Vous connoissez l'objet qu'on me destine ?
Hein ? Mais , mon cher François , qu'est-ce
qui vous chagrine ?

Morbleu ! seriez-vous mon rival ?

Comment ? Cela m'est bien égal ;

Mais je veux savoir tout à l'heure...

D A R M A N T.

Monfieur, sur ce fujet ne m'interrogez point.

S U D M E R.

Ma future chez vous demeure,

Et je veux m'éclaircir d'un point.

D A R M A N T.

Monfieur, quoi qu'il en foit, vous n'avez
rien à craindre.

Clarice est adorable, & je pourrois l'aimer,

Sans que vous euffiez à vous plaindre.

(*A part.*) Tâchons encor de me calmer.

S U D M E R.

Cependant je remarque un trouble.

Hein ? Parlez, hein ? Son embarras redouble.

D A R M A N T.

C'en est assez. Adieu, Monfieur.

Jouissez de votre bonheur,

Et

Et de mes sentimens n'ayez aucun ombrage.
 On peut aimer Clarice , on peut s'en faire
 honneur :
 Je ne vous dis rien d'avantage.

S C E N E X V I.

S U D M E R, *seul.*

C'est parler fierement ; je prétends découvrir...
 J'ai des soupçons qu'il faut que j'éclaircisse.
 Ah! j'apperçois Mylord , & sans doute Clarice.
 Examinons un peu comme je dois agir.
 On ne m'a point trompé : je la trouve fort belle,
 Belle certainement !

S C E N E X V I I.

LE MYLORD, CLARICE,
 SUDMER.

S U D M E R.

Bon jour , Mademoiselle.
 Je suis Sudmer pour vous servir,
 Et je viens remplir votre attente ;
 Oui,

Oui, oui, ma belle enfant, je vous épou-
serai ;

Je dis plus, je sens bien que je vous aimerai :

(Au Mylord.)

Autrement j'aurois tort. Je la trouve char-
mante.

C L A R I C E.

Monfieur.

S U D M E R.

Reste à favoir si je vous conviendrai.

M'aimerez-vous aussi ?

C L A R I C E.

Mais, Monfieur, je l'efpere.

Les volontés du Mylord font des loix.

La générofité de votre caractère,

Vos nobles procédés font honneur à fon
choix ;

Et les vertus, fur mon cœur, ont des
droits

Préférables à l'amour même.

Lorsque de la raifon on écoute la voix,

On estime du moins en attendant qu'on aime.

S U D M E R.

Oh ! je fuis votre ferviteur.

En attendant ! c'est bon pour qui pourroit at-
tendre.

Mylord, je fuis pressé ; vous avez un vieux
gendre

Qui n'a pas un instant à perdre, par malheur.

Je ne crois pas que l'amour, à mon âge,

Parle beaucoup en ma faveur ;

D

C'est

C'est un arrangement que notre mariage.
Notre intérêt commun en aura tout l'hon-
neur :

Cela ne suffit pas ; je crois qu'elle est fort sa-
ge :

Mais il se peut qu'un autre objet l'engage.

C L A R I C E.

En tout cas, je saurois commander à mon
cœur.

S U D M E R.

Bon ! voilà le même langage
Que vient de me tenir Darmant.

L E M Y L O R D.

Darmant !

S U D M E R.

Elle rougit, & je vois clairement....

N'est-il pas vrai, chere future ?

Il se pourroit par aventure....

Hein ?

L E M Y L O R D.

Sudmer, de pareils soupçons....

S U D M E R.

Pour demander cela, Mylord, j'ai mes rai-
sons.

L E M Y L O R D.

Mais Darmant est François, & ma fille est An-
gloise ;

Elle ne peut l'aimer.

S U D M E R.

Conséquence mauvaise ;
Les François ont toujours l'art de se faire ai-
mer.

Je les connois pour gens fort agréables,

Et qui plus est encor, fort estimables;
Il est tout naturel de s'en laisser charmer,

LE MYLORD.

Je fais comme ma fille pense,
Je répons de son cœur : oui, la reconnoissance

Qu'elle sent, comme moi, de vos rares bienfaits,

Doit l'attacher à vous tendrement pour jamais.

SUDMER.

Que parlez-vous de bienfaits, je vous prie?

CLARICE.

Si ma main doit payer ces généreux secours....

SUDMER.

Je ne vous entends point, & je n'ai de mes jours....

LE MYLORD.

Vous-même m'écrivez?

SUDMER.

Point de plaisanterie!

LE MYLORD.

Moi, plaisanter!

SUDMER.

Vous êtes fou, Mylord,
C'est depuis quelques jours que je fais votre
fort.

LE MYLORD.

Mais cependant la chose est sûre,
Et votre lettre que voici ;
Tenez.

SUDMER.

Que veut dire ceci ?

Ce n'est point là mon écriture.

LE MYLORD.

Je le fais bien ; mais votre bras cassé...

SUDMER.

Je n'ai pas eu le bras cassé.

LE MYLORD.

Qu'entends-je ?

SUDMER.

Certainement, vous n'êtes pas sensé.

LE MYLORD.

Mais lisez-donc, lisez. (*Apart.*) Sa tête se
dérange.

CLARICE.

Assurément, je l'ai déjà pensé.

SUDMER.

Je suis dans un courroux extrême.

Comment ! quelqu'un a pris mon nom

Pour faire une bonne action,

Que j'aurois pu faire moi-même ?

Morbleu ! c'est une trahison

Dont je prétends avoir raison.

Et vous avez reçu la somme ? ...

LE MYLORD.

Oui, d'un banquier.

SUD-

S U D M E R.

Nommé ?

L E M Y L O R D.

Monsieur Argant.

S U D M E R.

Il loge ?

L E M Y L O R D.

Près dici.

S U D M E R.

Je vais trouver cet homme.

J'en aurai le cœur net ; je reviens à l'instant.



S C E N E XVIII.

L E M Y L O R D, C L A R I C E.

L E M Y L O R D.

Tout cela me paroît étrange !

D'où peut venir cette lettre de change,
Et ces autres effets que j'ai déjà reçus ?

Ce n'est pas de Sudmer ! je demeure confus.
Si ce n'est pas de lui, c'est d'un compatriote,

Qui veut m'obliger en secret.

Tel est l'Anglois, il cache le bienfait ;

Exactement j'en conserve la note,

Pour m'acquitter de celui qu'on m'a fait ;

Pour un homme d'honneur, c'est le plus
grand regret

D 3

Que

Que de manquer à la reconnoissance,
Et payer un service est une jouissance.

Je ferai tant que nous serons au fait.

Ah! ça, venons à vous, ma fille:
Sudmer, par ses grands biens, relève ma famille;

Il vout fait un état certain;
Vous ne repugnez pas à lui donner la main?

CLARICE.

Je dois vous obéir.

LE MYLORD.

Vous soupirez, Clarice.

CLARICE.

Oui, mon pere, il est vrai.

LE MYLORD.

Parlez sans artifice,

Parlez avec sincerité.

Ne dissimulez rien.

CLARICE.

M'en croyez-vous capable?

Je ne fais point trahir la vérité,
Et qui dissimule est coupable.

Je n'ai rien dans mon cœur que je doive ca-
cher

Aux yeux indulgens de mon pere.
Est-il quelque secret, est-il quelque mystere
Que dans son sein je ne puisse épancher?

LE MYLORD.

A mes desseins vous verrois-je contrai-
re?

CLA.

C L A R I C E.

Non, je veux me soumettre à votre volonté :
 En Angleterre un cœur n'est point esclave ;
 Le pouvoir paternel est chez nous limité.
 Mais ne soupçonnez pas que jamais je le bra-
 ve.

Périssent cette liberté
 Qui des parens détruit l'autorité.
 Ah ! je le sens, un pere est toujours pe-
 re.

Sur des enfans bien nés il conserve ses droits.
 Quand le devoir en nous grave son caractè-
 re,
 Rien ne peut effacer cette empreinte si che-
 re.

En vain la liberté veut élever sa voix,
 Et dans nos cœurs exciter le murmure ;
 La loi nous émancipe, & jamais la Nature.

L E M Y L O R D.

Vous pensez bien ; mais, dites-moi,
 Où nous conduit cet étalage ?
 Sudmer, vous déplaît-il ?

C L A R I C E.

Non, mon pere, mais....

L E M Y L O R D.

Quoi ?

C L A R I C E.

J'épouserai Sudmer, si c'est votre avantage.

L E M Y L O R D.

J'ai donné ma parole.

D 4

CLA-

CLARICE.

Il aura donc ma foi.

Mais un autre a mon cœur.

LE MYLORD.

Expliquez ce langage ;

Epouser celui-ci, pour aimer celui-là !

Vous vous formez, ma fille, & j'apperois
déjà

Que de ce pays-ci vous adoptez l'usage.

S'il vous plait, rien de tout cela.

Quel est le nom du personnage ? ...

Dites-le moi.

CLARICE.

J'en aurai le courage.

Malgré moi mon cœur s'est soumis.

Les vertus d'un François..... !

LE MYLORD.

Un de nos ennemis !

CLARICE.

Il ne l'est point ; c'est Darmant, c'est lui-même.

LE MYLORD.

Qu'ai je entendu ? Ma surprise est extrême.

Je vois quel est le but de ses empressements.

CLARICE.

Arrêtez. Vos soupçons seroient trop offensans.

Rien ne m'a jusqu'ici fait connoître qu'il m'aime :

L'estime, le respect sont les seuls sentimens
Qu'il

Qu'il ait osé faire paroître.

Rien aussi de ma part n'a pû faire connoître
Le trouble secret de mes sens.

LE MYLORD.

A la bonne heure. Eh! bien, puisque je suis
le maître,

Vous aimerez Sudmer, & je l'ai décidé.
Songez-y bien; j'ai commandé.

S C E N E X I X.

LE MYLORD, SUDMER,
CLARICE.

SUDMER.

MA foi! moi n'y puis rien comprendre.
J'ai vû votre banquier, votre donneur d'ar-
gent;

Il m'a reçu d'un air fort obligeant.

Mais il bat la campagne, & n'a pû rien m'ap-
prendre.

Il m'a dit seulement qu'en cette maison-ci,
Par un valet Anglois je serois éclairci.

LE MYLORD.

C'est mon valet, sans doute.

SUDMER.

Il peut donc nous instruire.

LE MYLORD.

Robinson!

D 5

SCE-



S C E N E XX.

LE MYLORD , SUDMER ,
CLARICE , ROBINSON.

ROBINSON.

Mylord!

LE MYLORD.

Viens ici.

Il faut tout à l'heure me dire
D'où vient l'argent que tu m'as apporté :
Ne cache point la vérité ;
Tu fais, dit-on, tout le mystère.

ROBINSON.

Mylord, c'est d'un de vos amis.

LE MYLORD.

De Sudmer ?

ROBINSON.

Oui, la chose est claire.

SUDMER.

De moi, Maraud, de moi!

ROBINSON, *à part.*

Me voilà pris.

SUDMER.

Je te surprends en menterie ;
C'est moi qui suis Sudmer.

ROBINSON.

Monsieur, j'en suis charmé.

Com-

Comment vous portez-vous ?

S U D M E R.

Qui peut avoir tramé

Une pareille fourberie ?

Coquin ! je te ferai voir...

Oh ! je te ferai voir...

R O B I N S O N.

Doucement, je vous prie.

Quoi ! ce n'est donc pas vous dont le cœur
bien placé,...

S U D M E R.

Non, non, certainement.

R O B I N S O N.

Eh ! bien, c'est donc un autre.

S U D M E R.

Qui donc a pris mon nom ?

R O B I N S O N.

Un nom tel que le vôtre

Doit faire honneur à l'amitié.

L E M Y L O R D.

De ce complot, le traître est de moitié !

Déclare vite, ou je t'affomme,

R O B I N S O N.

Vous m'allez ruiner.

L E M Y L O R D.

Comment ?

R O B I N S O N.

Oui, c'est un fait.

De tems en tems, je reçois quelque somme
Pour m'engager à garder le secret.

L E

LE MYLORD.

Ah! tu connois donc?

ROBINSON.

Oui, c'est un fort honnête homme,
Qui veut vous obliger, & sans être connu.
Vous savez bien, Mylord, que je suis ingé-
nu.

Il m'a séduit, & pour lui plaire,
Robinson est fourbe & faussaire.

Oui, c'est de moi que vient toute l'invention;
Mais c'étoit, je proteste, à bonne intention.

LE MYLORD.

En un mot, quel est-il?

ROBINSON.

Eh! bien, c'est, c'est... notre hôte.

LE MYLORD.

Darmant!

CLARICE.

Darmant!

LE MYLORD.

L'auteur d'une telle action!

Ah! malheureux!

ROBINSON.

Je reconnois ma faute.

LE MYLORD.

Tu mérites punition.

Ecoute, aimeroit-il ma fille?

ROBINSON.

Oh! point du tout, Mylord; il n'oseroit.
C'est générosité toute pure qui brille,
Dans ce que pour vous il a fait.

LE

LE MYLORD.

Vous, Clarice, êtes-vous instruite ?

CLARICE.

Non, je vous jure, & je suis interdite.

LE MYLORD.

Je ne comprends rien à cela !

En vérité, son procédé m'étonne !

SUDMER.

Moi, point m'en étonner ; je le reconnois là :
Et d'avoir pris mon nom, très-fort je lui par-
donne.

LE MYLORD, *à Robinson.*

Je te fais grace ; mais ne lui parle de rien.

S C E N E XXI.

Les Acteurs précédens, LA MARQUISE, DARMANT.

L A M A R Q U I S E.

LA Paix est sûre, elle est ratifiée.

Je me fais un plaisir de la voir publiée.

La Paix ! ce mot seul fait du bien :

Elle est de l'Univers le plus tendre lien ;

La foule avec transport inonde chaque rue,

Sans être coudoyé, l'on ne peut faire un pas,

Sans se connoître on se salue,

On parle, on s'interrompt, on ne se répond

pas ;

La

La joie en tous lieux répandue,
En animant les cœurs, égale les états.

C L A R I C E.

Ce spectacle est charmant, j'en ferois atten-
drie.

L A M A R Q U I S E.

Je viens vous chercher tout exprès,
Pour que vous & Mylord examiniez de près
Le pouvoir qu'a sur nous l'amour de la Pa-
trie.

Le vrai contentement déride tous les traits :
La brillante gaité, ce fard de la Nature,
Rajeunit les Vieillards, leur donne un air
plus frais ;

D'un coloris si doux la teinte vive & pure
Partout imprime ses attraits ;

C'est le bonheur qui fournit la peinture,
Et le plaisir de l'âme embellit les plus laids.

La Marchande dans sa boutique
Etale ses colifichets,

Répète à tout moment, la Paix, la Paix, la
Paix !

De Messieurs les Anglois j'aurai donc la pra-
tique :

Et sa petite fille, avec un air comique,
Dit : ah ! Maman, comment c'est-il fait, un
Anglois ?

On rencontre plus loin des chansonniers
bien ivres,

Raclant du violon & braillant des couplets,
Bons, excellens, quoique mauvais,

Et

Et qui surpassent de gros Livres,
Parce que le cœur les a faits.

En un mot, vous verrez que nous autres
Français,

Notre plus grand plaisir est d'adorer nos Maîtres ;

C'est l'Amour qui prend soin d'éclairer nos
fenêtres.

Le sentiment, voilà notre première loi :

Eh ! qui l'éprouve plus que moi ?

Je danserai la nuit entière :

Je donnerai le ton, & serai la première.

A bien crier, vive le Roi !

LE MYLORD.

Vous m'enchantez, Madame la Marquise :
De mon esprit chagrin vous changez la couleur ;

Je sens que la gaieté, qui vous caractérise,
Ne peut se rencontrer qu'avec un très-bon cœur.

Darmant, nos Nations sont reconciliées :
Par vos traits généreux vous m'avez corrigé ;

Et l'amitié surmonte enfin le préjugé :
Que par cette amitié nos maisons soient liées.

D A R M A N T.

Ah ! Mylord, je vous suis attaché pour jamais.

LE MYLORD.

Ces secours détournés qu'avec tant de noble
blesse

Vous m'avez sù fournir par des moyens secrets,
 Pour ne point faire ombrage à ma délicatesse,
 Je les acquitterai bientôt grace à la Paix :
 Mais mon cœur en paîra toujours les intérêts.

D A R M A N T.

Daignez me regarder comme de la Famille.

L E M Y L O R D.

Monfieur, pour vous marquer combien vous
 m'êtes cher,

Vous fignerez le contrat de ma Fille,
 Que, dès ce foir, je marie à Sudmer.

L A M A R Q U I S E, *riant.*

A cette faveur-là mon frere est bien sensible.

D A R M A N T, *à part.*

O Ciel !

L E M Y L O R D.

Darmant foupire, & la Marquise rit !
 Mais cela n'est pourtant ni triste, ni rifible.

L A M A R Q U I S E.

Mais c'est que mon cher frere est sot, fans
 contredit :

Je m'y connois ; tenez, admirez la statue !

D A R M A N T, *à part.*

Ma fœur.

S U D M E R.

Mais en effet, lui paroître interdit.

L A M A R Q U I S E.

C'est qu'il est amoureux de votre Prétendue ;
 Mais grave foupirant, discret, filencieux,

Le

Le respect a toujours étouffé sa parole,
 Et tristement comme une idole,
 Son amour n'a jamais parlé que par ses yeux.

S U D M E R.

Mylord, je pourrois faire une grande sottise
 D'épouser votre fille : elle est fort à ma guise ;
 Mais, Monsieur, pourroit bien être à la sien-
 ne aussi ;

Un petit peu, n'est-ce pas ? Hein ? Je
 pense,

Et je vois que, dans tout ceci,
 Mon rival doit, au fond, avoir la préférence.
 Sous mon nom il a sçu saisir l'occasion
 D'avoir pour vous, Mylord, un procédé fort
 bon :

Si je deviens le mari de Clarice :
 Il est homme, peut-être, à rendre encor ser-
 vice :

Je suis accoutumé d'être son prête-nom.

L E M Y L O R D.

Darmant, je vous prends pour mon gen-
 dre.

C L A R I C E.

Ah ! mon pere.

D A R M A N T.

Ah ! Monsieur, en cet heureux instant,
 Que j'ai de graces à vous rendre !
 Je suis de l'Univers l'homme le plus content.

S U D M E R.

Cette alliance est fort bien assortie.

E

D A R-

D A R M A N T.

Ma sœur, en même-tems, devoit
 Consentir à vous être unie ;
 Ce double hymen ne laisseroit
 Aucun soupçon d'antipathie.

L A M A R Q U I S E.

Je craindrois que Mylord ne fut triste & ja-
 lous.

L E M Y L O R D.

La proposition, il est vrai, m'intimide ;
 Mais cependant, Madame, croyez-vous
 Qu'une Françoisè, ayant l'esprit vif & rapi-
 de,
 Puisse y joindre en effet, par un accord bien
 doux,

Un caractère assez solide
 Pour faire constamment le bonheur d'un
 époux ?

L A M A R Q U I S E.

Avant que de répondre, en faisant mon élo-
 ge,
 Souffrez, de mon côté, que je vous interro-
 ge.

Croyez-vous qu'un Anglois, qui toujours ré-
 fléchit,

En prenant une femme aimable & vertueuse,
 Ait assez de douceur, de liant dans l'esprit
 Pour la rendre constante en la rendant hen-
 reuse ;

Pour qu'elle s'applaudisse, enfin, d'être avec
 lui ?

Où

On ne peut guère avoir une femme fidelle ;
 Qu'en attirant l'amusement chez elle.
 Le manque de vertu vient quelquefois d'en-
 nuï.

L E M Y L O R D.

Marquise, courons-en les risques l'un & l'au-
 tre ;
 Vous verrez un amant dans un époux sou-
 mis ,
 Et quand la Paix confond ma Patrie & la vô-
 tre ,
 Tous mes préjugés sont détruits.

S U D M E R.

Daignez, mon cher Darmant, en cette cir-
 constance,
 Me soulager du poids de la reconnoissance :
 Je sens que je suis vieux, je me vois de
 grands biens ;
 Je n'ai point d'héritier, soyez tous deux
 les miens...
 Point de remerciemens, ce seroit une offense.
 Si je vous sçais heureux, mes amis, c'est
 assez :
 C'est vous, c'est vous qui me récom-
 pensez ;
 Mais j'entends retentir les cris de l'alle-
 gresse :
 Courons tous : le plaisir du cœur
 S'augmente encor par le commun bon-
 heur.

L E

L A M A R Q U I S E.

Mylord, j'en pleure de tendresse ;
Le courage & l'honneur rapprochent les
pays ;
Et deux Peuples égaux en vertu, en lu-
mieres ,
De leurs divisions renversent les barrières,
Pour demeurer toujours amis.

F I N.

